

Vers une sociologie du bonheur?

Que faut-il entendre par «sociologie du bonheur»? Le bonheur, notion de sens commun s'il en est, est en France un thème classique des cours de philosophie et il semble être assez régulièrement la source de sujet de baccalauréat dans cette discipline¹. On pourrait donc faire une sociologie du bonheur en analysant de ce point de vue les cursus et sujets de philosophie, dans la lignée des travaux de Louis Pinto². Il faudrait alors, par exemple, mesurer ce qui relève de conceptions de nature religieuse, et lesquelles, et de conceptions laïques, ou encore étudier quelle place prennent les philosophies antiques (hédonisme, stoïcisme, etc.), occidentales modernes (utilitarisme, socialisme, etc.), orientales (bouddhisme, taoïsme, etc.) dans la représentation scolaire, sinon scolastique, du bonheur.

Mais bien évidemment, le système scolaire n'est pas le seul lieu social où se confrontent des conceptions du bonheur: celles-ci, au contraire, sont diffusés et reposent sur de nombreux espaces intermédiaires, autant de sous-champs constitutifs aujourd'hui d'un *champ du bonheur*. La question est aussi usuellement associée à la psychologie, discipline et pratique professionnelle, avec les notions connexes de plaisir, satisfaction, bien-être, qui sont aujourd'hui fortement investies par les neurosciences avec l'étude du circuit du plaisir, des effets de neurotransmetteurs comme la dopamine, etc. Elle est, dès lors, aussi très liée à la médecine avec les notions de bien-être, qualité de vie..., constitutifs de la notion de santé globale, comme le rappelle la définition de la constitution de l'OMS: «*la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et*

ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité».

L'une et l'autre sont de plus en plus investies par les sociologues de la santé³ et la «sociologie du bonheur» renvoie bien sûr à la sociologie du fait psychique et à la sociologie du corps. Poser le problème du bonheur d'un point de vue sociologique, c'est donc aussi prendre très au sérieux la confrontation entre sociologie et sciences biologiques. Le régime de pensée «bio-psycho-sociologique» qui a émergé à la fin du XIXe siècle⁴ implique que l'on déplace le questionnement et la démarche de la philosophie vers ces trois domaines des sciences empiriques, mais ce mouvement ne résout évidemment pas le problème de la «balance» entre les registres biochimiques (par exemple les processus hormonaux et plus largement physiologiques), psychologiques (les états mentaux, les représentations) et proprement sociaux (*i.e.* impliquant directement ou indirectement des relations interindividuelles). Beaucoup de discussions portent aujourd'hui sur cette «balance» incertaine et complexe à construire en évitant des catégories qui réifient le «social», le «biologique» ou le «psychique»⁵.

L'économie «utilitariste», et plus largement les discours économiques, font aussi au bonheur une place importante, avec justement la notion d'utilité et ses développements récents au sein de l'économie du bien-être, puis de l'économie du bonheur⁶, laquelle étudie ce que l'on peut appeler *l'équation du bonheur*. Nous reviendrons sur la prédominance de l'économie du bonheur dans les sciences

1. Par exemple: «pour trouver le bonheur, faut-il le rechercher?» (2017). Voir par exemple «Le bonheur: corrigés de dissertations & commentaires de texte qui peuvent tomber au BAC» (<https://www.philofacile.com/-Le-bonheur-.html>).

2. L. Pinto, *Les philosophes entre le lycée et l'avant-garde. Les métamorphoses de la philosophie dans la France d'aujourd'hui*, Paris: L'Harmattan, 1987, en particulier le chapitre 1 «À l'école

de la dissertation», repris d'un article dans *Actes de la recherche en sciences sociales*. Ce sont les notions de passion et de désir, en augmentation entre 1972 et 1980 qui se rapprochent le plus de la thématique du bonheur, qui peut aussi être abordée sous les angles de la liberté, la morale, la psychologie, etc.

3. C'est le cas notamment d'Alain Ehrenberg, qui explore les intersections entre la santé, le psychisme et le social.

4. Cf. M. Joly, *La révolution sociologique: de la naissance d'un régime de pensée scientifique à la crise de la philosophie (XIXe-XXe siècles)*, Paris: La Découverte, 2017.

5. Voir M. Joly & F. Lebaron, «Comment réinventer le constructivisme génétique?», à paraître dans *Socio-logos*.

6. C. Senik, *L'économie du bonheur*, Paris: Seuil, 2014.

sociales du bonheur, aux côtés du management, où elle connaît également un certain succès, souvent sous-estimé. Dans le monde économique réel, celui des organisations, l'enjeu du bonheur est en effet aujourd'hui porté par certains discours managériaux (bonheur au travail) ou du marketing (bonheur et consommation), et par de nouveaux groupes professionnels, des professionnels du bonheur au travail et dans la vie quotidienne (*coaches, chief happiness officers*, etc.). Histoire, anthropologie, sociologie, démographie, science politique, géographie, linguistique sont à première vue des disciplines mineures s'agissant de la question du bonheur. Elles participent cependant aujourd'hui d'un champ de production culturelle, notamment éditorial, proliférant, consacré aux enjeux du bonheur et de la qualité de vie, où elles apportent un regard un peu décalé.

L'histoire du bonheur a ainsi émergé récemment avec des travaux comme ceux de Rémy Pawin⁷, l'ouvrage dirigé par Michèle Gally⁸, publié aux éditions du CNRS en 2019, ou plus récemment encore de François Durpaire avec une préface d'Alain Corbin⁹. L'anthropologie s'est aussi à sa façon saisie de la question¹⁰, avec une perspective plus ou moins critique, notamment s'agissant de l'existence d'une forme universelle de *bonheur* ou simplement de la pertinence de cette catégorie dans des contextes particuliers. Sociologie et démographie abordent la question sous des angles plus «critiques» ou plus «objectivistes» selon les cas, avec, aux deux extrémités d'un continuum, d'un côté, par exemple, les travaux critiques sur la relation entre bonheur et consumérisme ou capitalisme¹¹ et de l'autre des recherches nombreuses s'inscrivant dans une approche «socio-démographique» ou «socio-économique», fondée sur les données objectives relatives aux «chances de vie»¹². L'approche linguistique du sujet, qui est encore embryonnaire, n'en est pas moins très intéressante: le bonheur se dit, notamment sous la forme de proverbes¹³, avant de se «vivre». La relation entre bonheur et discours sur le bon-

heur est bien évidemment au cœur du sujet, et n'est pas sans implication méthodologique lorsque l'on pense à des techniques comme l'entretien ou le questionnaire.

De quelques préalables à une sociologie du bonheur

Si la sociologie empirique du bonheur se développe aujourd'hui, par exemple à travers les travaux sur le marché du malaise¹⁴, plus largement les relations entre sociologie et psychologie¹⁵ ou encore, dans une certaine mesure, la «sociologie clinique»¹⁶, mais aussi les enquêtes d'attitude¹⁷, il convient aussi de revenir à et de s'appuyer sur la tradition sociologique classique pour poser les problèmes dans toute leur étendue.

Marx, Durkheim et Weber apportent tous trois des éclairages, des concepts et des schèmes d'analyse utiles pour *étudier sociologiquement le bonheur*. Ils peuvent être prolongés de plusieurs façons: avec Bourdieu et Elias d'une part, car ils vont au-delà des perspectives de la sociologie et de l'anthropologie classiques sur divers points importants; et, c'est un point crucial, avec diverses «sociologies spécialisées» contemporaines (comme par exemple la sociologie de la famille, de la sexualité, de la consommation, etc.) d'autre part, qui apportent aussi des éclairages à la fois partiels, mais mieux délimités et nécessaires compte tenu du développement actuel de notre discipline.

C'est un peu là (à une tout autre échelle) un travail de même nature que celui entrepris par Bourdieu dans son article «Sur le pouvoir symbolique», où il s'agissait au fond de construire un modèle intégré, s'appuyant sur ce que chaque auteur ou chaque domaine apporte à un mouvement analytique d'ensemble, et à un programme de recherche cohérent. Il s'agit aussi de tenter de surmonter les effets négatifs de la spécialisation disciplinaire et sous-disciplinaire.

7. R. Pawin, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, Paris: Robert Laffont, 2013.

8. M. Gally (dir.), *Le bonheur: dictionnaire historique et critique*, Paris: CNRS, 2019.

9. F. Durpaire (dir.), *Histoire mondiale du bonheur*, Paris: Cherche-Midi, 2020.

10. S. Berthon, S. Chatelain, M.-Noelle Ottavi & O. Wathele (ed.), *Ethnologie des gens heureux*, Paris: MSH, 2009.

11. E. Illouz & E. Cabanas, *Happycratie: comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris: Premier Parallèle, 2018.

12. On peut ici évoquer les analyses d'Eloi

Laurent qui voit dans l'espérance de vie un indicateur qui avec d'autres permet d'objectiver le niveau de bien-être dans une société.

13. «L'argent ne fait pas le bonheur», par exemple.

14. N. Marquis, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris: PUF, 2014.

15. Elles sont au cœur des travaux d'Alain Ehrenberg, comme par exemple: *La société du malaise*, Paris: Odile Jacob, 2010.

16. La sociologie clinique est notamment développée autour de Vincent de Gaulejac; V. de

Gaulejac, F. Hanique & P. Roche, *La sociologie clinique*, Toulouse, Érès, «Sociologie clinique», 2007 (<https://www.cairn.info/—.htm>).

17. Cf. le dossier de *L'année sociologique* de 2014 (2014/2, vol. 64), dirigé par Michel Forsé et Simon Langlois, qui montre une sociologie du bonheur très proche de l'économie du bonheur du point de vue méthodologique, avec le recours aux enquêtes d'attitude. Pour une perspective similaire rapprochant économie et sociologie du bonheur: R. Veenhoven, *Conditions of Happiness*, Dordrecht: D. Reidel Publishing Company, 1984.

Weber/Marx: ethos, économie, bonheur et religion

Bonheur et *sociologie compréhensive* semblent aller de pair: on touche ici à la question de la «subjectivité» profonde de la notion de bonheur, état mental et physique par essence «subjectifs», impénétrables «de l'extérieur». Les conséquences que l'on peut en tirer sont assez diverses, en particulier sur le plan méthodologique. Le bonheur peut-il s'observer? Être appréhendé par empathie, voire par l'expérience pratique comme peut le suggérer la sociologie charnelle? Par le discours des acteurs? Faire l'objet de mesures? Comment en étudier les «causes» sans tomber dans les simplifications d'un mécanisme inapproprié? Quelle est la nature de cette causalité «subjective»? Autant de questions classiques, en particulier dans la tradition weberienne¹⁸.

On doit rappeler aussi, plus spécifiquement, que conception du bonheur et ethos religieux entretiennent une relation étroite, qui est historiquement établie. Dans l'ouvrage *Histoire mondiale du bonheur*, Anne Cheng évoque, à travers le mot *fu*, l'importance du confucianisme et le taoïsme depuis la Chine ancienne dans la structuration d'une représentation culturelle profondément ancrée du bonheur en Asie de l'est. Dans le même ouvrage, on voit aussi que l'on peut analyser le *communisme* comme promesse de bonheur terrestre fondé sur un changement économique et social radical.

De fait, l'analyse marxiste de l'idéologie apporte ici une perspective dialectique et critique sur la relation entre le malheur objectif et le bonheur subjectif: si l'exploitation capitaliste est source de malheur objectif, la religion peut offrir une forme de compensation idéale, structurante et déformante («l'opium du peuple»), que peut aussi apporter le refuge dans certaines pratiques de consommation, culturelle notamment.

Dans la relation entre bonheur matériel et *ethos* religieux, la confrontation entre Marx et Weber conduit à des

questions simples: quelle articulation entre les deux dimensions dans la société globale contemporaine? Quel équilibre normatif? Quels liens entre discours et pratiques des acteurs? Adopter une perspective globale sur ces questions signifie évidemment tenir compte voire partir des contextes socio-historiques, des relations sociales fondamentales propres aux différentes sociétés¹⁹.

Durkheim: les facteurs collectifs du bonheur et la normativité fondamentale du social

L'approche durkheimienne offre plusieurs concepts-clés qui distinguent l'approche sociologique du bonheur des perspectives purement psychologiques ou biologiques, en mettant en avant le caractère social de tout ce qui touche à l'état mental d'individus insérés dans une famille, un groupe, une société, etc.

Le suicide constitue évidemment ici un paradigme qui peut être étendu à de multiples réalités, et tout particulièrement aux enjeux de santé mentale et pour une part de santé physique. Mais Durkheim, dès *La division du travail social* essaie aussi de penser de façon spécifique les pathologies propres aux structures collectives, notamment avec la notion d'anomie. La division du travail ou le changement des règles sociales sont sources de dislocation, de perte de cohésion, de conflictualité et de souffrances. Parmi les sujets classiques, le changement économique apparaît comme facteur central d'anomie.

La notion d'anomie, telle qu'elle a pu être mobilisée de Durkheim à Merton, est particulièrement pertinente, en particulier lorsqu'elle est clairement pensée en termes de normes: anomie signifie en un sens «absence de normes», mais empiriquement, c'est aussi si l'on veut le produit de changements rapides entre deux systèmes normatifs ou la sortie brutale d'un système normatif²⁰.

Un bel exemple d'utilisation de la notion d'anomie,

18. F. Ringer, *Max Weber's Methodology. The Unification of the Cultural and Social Sciences*. Cambridge (MA), London: Harvard University Press, 1997.

19. A. Testart, *Principes de sociologie générale*, Paris: CNRS, 2021.

20. «L'anomie est une absence ou une insuffisance de régulation des comportements, qui s'observe notamment dans les périodes de crise sociale ou chez les individus connaissant des trajectoires de forte mobilité sociale, géographique, etc. Cette notion, dont l'origine remonte au grec ancien *anomia*, a été utilisée par Émile Durkheim pour désigner en premier lieu «l'ab-

sence ou l'insuffisance de réglementation permettant d'assurer la coopération entre les différentes fonctions sociales spécialisées»: elle se traduit par des crises économiques, des conflits de classe, la perte d'unité de la science. En 1897, dans *Le Suicide*, Durkheim lui associe l'idée d'une «insuffisante réglementation sociale des aspirations individuelles». Elle survient par exemple lorsque les désirs deviennent illimités, ne rencontrent plus de limite sociale ou de norme, conduisant dans certains cas extrêmes à un type de suicide: le suicide anémique. Pour d'autres chercheurs, l'anomie désigne plutôt des sentiments individuels d'anxiété, d'insécurité, de

méfiance. Un certain nombre de recherches contemporaines abordent les processus d'anomie et, plus largement, de pathologies sociales: surmortalité, désorganisation économique (avec son lot de famines, pénuries, etc.), épidémies et pandémies, délinquance, violence, etc. Dans un contexte de crise économique mondiale, les tendances à l'anomie sont nombreuses. David Stuckler et Sanjay Basu étudient par exemple les conséquences des politiques d'austérité sur la santé du «corps économique» et concluent à leur nocivité pour la santé des populations [...]» (F. Lebaron, *La sociologie de A à Z*, Paris: Dunod, 2008).

dans une perspective comparée autour du cas des pays en développement est donné par Peter Atteslander, Bettina Gransow and John Western²¹.

Lazarsfeld & al. *Les chômeurs de Marienthal*²²

Ce texte, devenu un classique notamment par l'entremise de la préface de Bourdieu, met au centre le rapport à la temporalité comme le cœur de la vie sociale, et de la déliquescence des relations sociales induites par l'effondrement économique rapide d'une petite ville industrielle. À ce titre, il constitue un paradigme de ce à quoi peut servir la sociologie empirique face à des situations de crise aigues.

Bourdieu & al.

Comme le rappelle récemment Alain Accardo²³, les racines de la sociologie de Bourdieu sont à chercher dans sa «période algérienne», matricielle à beaucoup d'égards. En Algérie, Bourdieu étudie les effets des regroupements de population («déracinement») et de la guerre, en mettant au centre de son analyse la transition d'une économie traditionnelle à une économie capitaliste, la dislocation des références culturelles, du rapport au temps, aux institutions, etc.: c'est le thème du désajustement, avec le cas des sous-prolétaires (temps), chômage (*Travail et travailleurs en Algérie*), etc.

Dans l'ouvrage signé «Darras» issu d'un colloque de 1965 qui témoigne d'échanges nourris entre sociologues et statisticiens²⁴, on trouve notamment un chapitre socio-démographique intitulé «La fin d'un malthusianisme»: il porte sur les déterminants «moraux» de la natalité et contient une critique des méthodes de modélisation économétrique, qui commencent alors à se diffuser au profit d'une conception donnant plus de place à la complexité des processus.

Avec Abdelmalek Sayad, la sociologie des migrations inspirée par Bourdieu se fonde sur le recours à un riche matériau biographique qui permet en particulier de docu-

menter les multiples souffrances liées à la mobilité sociale et géographique²⁵. Yvette Delsaut est l'une des premières à avoir développé cette approche socio-analytique sous la forme d'une auto-analyse empirique, centrée sur les conditions concrètes d'existence des individus et des groupes²⁶.

La Misère du monde (1993) et les «projets européens post-95»

Si l'on a souvent associé cet ouvrage à un «tournant qualitatif», voire subjectiviste ou clinique, de Bourdieu, on oublie que la perspective était aussi, au moins en arrière-plan, quantitative dès ce travail collectif (cf. une recherche documentaire, non publiée, menée au CSE par Gabrielle Balazs, puis le groupe de travail indicateurs au Centre de sociologie européenne, que l'on découvre dans le film *La sociologie est un sport de combat*). Il s'agissait alors d'étudier la relation entre politiques économiques néolibérales et bien-être des populations, dans la lignée de la *Misère du monde*. L'insistance sur le couple misère de condition/misère de position est, en particulier, une contribution très intéressante à une approche relationnelle du bonheur et du malheur.

Elias

On peut trouver dans Elias un cadre d'analyse des processus de changement normatif de longue durée et de leurs effets, qui permet de mieux comprendre, pour simplifier, l'articulation du psychique et du social, en particulier à travers la notion d'auto-contrainte et celle d'interdépendance²⁷.

Intégrer les sociologies spécialisées en une approche globale

La sociologie a eu tendance, comme les sciences sociales plus largement, à se construire à travers l'autonomisation de domaines spécifiques, caractérisés à la fois par des mo-

21. P. Atteslander, B. Gransow & J. Western, *Comparative Anomie Research*, 1999.

22. P. Lazarsfeld, M. Jahoda & H. Zeisel, *Les chômeurs de Marienthal* (préface de Pierre Bourdieu), Paris: Minuit, 1981.

23. A. Accardo, «Les racines algériennes de la sociologie de Pierre Bourdieu», blog d'Agone: Les racines algériennes de la sociologie de Pierre

Bourdieu, Agone (<https://agone.org/aujourd-jour/les-racines-algeriennes-de-la-sociologie-de-pierre-bourdieu>).

24. Darras, *Le partage des bénéfices*, Paris: Minuit, 1966.

25. Voir T. Yacine & Y. Jammet, C. de Montlibert & A. Sayad, *La découverte de la sociologie en temps de guerre*, Nantes: Éditions Cécile Defaut,

2013.

26. Y. Delsaut, *Carnets de socioanalyse: écrire les pratiques ordinaires*, Paris: Raisons d'agir, 2020.

27. N. Elias, *Au-delà de Freud: sociologie, psychologie, psychanalyse*, Paris: La Découverte, 2010 (présentation de Marc Joly et post-face de Bernard Lahire).

dèles et concepts, des dispositifs méthodologiques et des enjeux empiriques propres. C'est cohérent avec les tendances à la différenciation des sphères sociales analysées par les sociologues classiques.

Le thème du bonheur est d'autant plus intéressant de ce point de vue qu'il pose comme un enjeu une «entité» globale (notion, représentation, norme, selon le regard que l'on porte sur elle) censée être au confluent des secteurs ou enjeux les plus divers du monde social, et résoudre ainsi non (seulement) des problèmes d'agrégation de choix individuels, mais surtout d'agrégation «intersectorielle» et «d'articulation» ou d'interdépendances subtils. Il permet donc d'affronter de façon directe et originale l'enjeu délicat de la «complexité» du social.

Il est en effet difficile de trouver un domaine de la sociologie qui ne puisse contribuer à aider à penser la notion de «bonheur». C'est évident, nous l'avons vu, pour la sociologie de la santé, en particulier lorsqu'on se penche sur les questions de santé mentale. Cela va de soi s'agissant de la sociologie clinique et de la psychosociologie et, plus largement, de tous les travaux sociologiques portant sur le psychisme, qu'ils interagissent avec la psychanalyse, la psychosociologie ou les neurosciences. La sociologie de la famille est évidemment au cœur de la question des relations interindividuelles et dès lors fournit une des clés de compréhension de la question du bonheur: il suffit ici de rappeler la contribution majeure des liens familiaux à l'intégration sociale protectrice face au suicide pour Durkheim. La sociologie du genre comme la sociologie de la sexualité ne sont évidemment pas loin, et leur part «explicative» dans une sociologie du bonheur est sans doute beaucoup plus forte que ne le laissent penser les sociologues classiques comme d'ailleurs l'économie du bonheur. La sociologie de la culture, la sociologie du sport, la sociologie de la consommation et des styles de vie, dans la mesure où elles abordent les enjeux des pratiques sources (ou non) de bien-être, sont tout aussi fondamentales, et liées de façon très étroite aux précédents domaines. La sociologie de la déviance peut se concevoir comme une sociologie de formes non légitimes ou moins légitimes de quête du bonheur et si l'on admet le caractère fondamental normatif du social, il est difficile de ne pas y voir un domaine très important pour comprendre les déterminants de l'aspiration au bonheur. Enfin, la sociologie de l'éducation, la sociologie du travail et des organisations, des professions, la sociolo-

gie économique et la sociologie politique, donc aussi la sociologie du droit, sont évidemment au cœur de l'enjeu de la définition de normes (juridiques et non-juridiques) liées au bonheur, à la formation de groupes professionnels spécifiques, et de pratiques plus ou moins institutionnalisées en la matière. La sociologie des élites et des classes n'est évidemment jamais très loin non plus, les normes variant selon les groupes sociaux²⁸.

Les travaux sur le bien-être articulent souvent des sphères distinctes, sans bien savoir comment le faire, comment les hiérarchiser, etc. Il y a là un sujet de théorie sociologique et de modélisation fondamentale, où l'on peut mobiliser Durkheim, Bourdieu, Elias ou encore Testart. L'objectif est aussi de construire une approche intégrée des sociologies «spécialisées» en cohérence avec les autres «branches» du régime de pensée bio-psycho-sociologique, en s'inspirant de la perspective piagétienne.

Quelques travaux passés et en cours autour des notions d'anomie, pathologie sociale et bien-être

Dans ce dernier point, nous revenons brièvement sur une série de recherches collectives menées depuis les années 1990 autour de la sociologie du bonheur, qui illustrent l'approche que nous souhaitons développer sur le sujet, notamment dans le cadre de séminaires, de projets de recherche en cours ou futur, d'encadrement de travaux, etc.

Les projets européens

Un premier ensemble de travaux porte sur les pathologies sociales en Europe. Il prend corps à la fin des années 1990 et a fait l'objet d'une première actualisation dans les années 2000, puis sous une autre forme les années 2010²⁹. Il s'inscrivait dans le cadre de projets européens autour de Bourdieu, dans le prolongement de l'ouvrage *La misère du monde* évoquée plus haut. Le sujet reste manifestement d'actualité et a été investi par de nombreux chercheurs de différentes disciplines, avec une accélération dans le contexte des politiques d'austérité des années 2010, qui ont notamment mis le «cas grec» au centre de nombreuses analyses sur les méfaits sanitaires multidimensionnelles de l'austérité³⁰. Récemment, nous avons pu «renouer» avec

28. L'exemple du sommeil illustre la pertinence d'une mobilisation de domaines comme la sociologie de l'éducation, du travail et des modes de vie pour comprendre la genèse des inégalités sociales face au sommeil.

29. Cf. le stage de Solène Bienaise au CSE dans les années 2000, et les travaux menés plus récemment avec Pierre Blavier sur les données EU-SILC.

30. Voir les travaux publiés autour de Nikos Panayotopoulos (avec la collaboration de L. Papavasileiou, A. Papargiriou & D. Sarantopoulou), *Η κατάσταση της ευτυχίας των Ελλήνων (L'état de bonheur des Grecs)*, Athènes: INE-GSEE, 2022.

les projets européens grâce au projet INVENT (H2020), qui contient un volet «culture et bien-être» sur lequel plusieurs équipes souhaitent travailler, avec des micro-données d'enquêtes (en France, une enquête IFOP menée en juin 2021) qui vont permettre d'étudier la relation entre pratiques, attitudes culturelles et bien-être, y compris en intégrant les effets de la pandémie.

La régionalisation des Nouveaux Indicateurs de Richesse, du BIP40 à la MAI

Le BIP40 est un indicateur français porté par une initiative à la fois militante et scientifique au début des années 2000: l'idée était de construire un indice agrégé des inégalités et de la pauvreté³¹, en s'inspirant entre autres de l'indice de santé sociale. Dans les années 2000, Florence Jany-Catrice, économiste à Lille, entreprend la «régionalisation» du BIP40. À partir de 2005-2006 environ, est développée une «branche picarde» de cette entreprise, qui va donner lieu à divers groupes de travail et quelques communications³². Le BIP40, puis le BIP-Picardie et enfin la MAI, dans le cadre d'un projet régional, apparaissent également comme une déclinaison de l'Indice de Santé S nord-américain. Dans le contexte de mobilisation autour des «NIR», sur lequel je reviendrai car il a contribué à une mise sur l'agenda qui culmine en un sens avec les suites du rapport SSF.

Le vote, indicateur de santé sociale?

Dans le contexte des travaux de sociologie électorale menés au CURAPP-ESS, il s'est agi de promouvoir l'idée que le vote est un analyseur assez puissant de dynamiques sociales profondes, en dépit des limites d'un «rituel pauvre» souvent faiblement investi³³. Le cas de l'abstention est évidemment central, mais doit être complété avec les analyses de l'inscription, des procurations, des votes blancs et nuls, du vote dit «populiste»³⁴, etc.

En revenant à la notion de «pathologie sociale» à pro-

pos des dynamiques électorales en Europe, il s'agissait de fait de participer à un mouvement de rapprochement entre les sciences biomédicales et les sciences sociales, avec tous les problèmes que peut susciter cet usage à une échelle macrosociale. L'idée de pathologie sociale mérite cependant au moins d'être discutée. Le fonctionnement des réseaux sociaux numériques, par exemple, présente certains caractères qui en font parfois un univers collectivement et individuellement pathogène. Évidemment, le premier lieu de rencontre entre la pathologie et le social est l'analyse de la morbidité et de la mortalité, de la prévention et du soi, et de leurs déterminants sociaux (sociologie de la santé), qui devraient toujours avoir un rôle central dans la recherche sur les dynamiques globales³⁵.

Le «moment Stiglitz»

Notre activité sur le sujet s'accélère encore autour du rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi de 2009, la Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social commençant ses travaux dès 2008³⁶. Il s'agit pour nous de tenter de repenser les enjeux développés alors autour du rapport dans une perspective expressément et explicitement sociologique dans la lignée des travaux de Baudelot et Gollac³⁷, notamment, en renouant avec la sociologie classique, selon le cadre exposé plus haut.

Internationalisation de la sociologie empirique du bonheur

Avec des collègues brésilien-ne-s, nous avons pu mener des travaux sur les inégalités sociales et du bien-être à São Paulo et Recife (des années 2000 à aujourd'hui) en partant de données localisées accessibles en *open data*³⁸. Plus récemment, une enquête grecque sur le bonheur, menée dans le cadre d'un projet soutenu par la GSEE avec Nikos Panayotopoulos, correspond à un enjeu économique et social central dans l'Europe des années 2010, à savoir les

31. Voir, entre autres, F. Lebaron, *Les indicateurs sociaux au vingt-et-unième siècle*, Paris: Dunod, 2011.

32. Cf. Dimension Économique | CURAPP (u-picardie.fr).

33. P. Lehingue, *Le vote: approche sociologique de l'institution et des comportements électoraux*, Paris: La Découverte, 2011.

34. T. Haute & V. Tiberj (dir.), *Extinction de vote?*, Paris: PUF, 2022.

35. W. C. Cockerham, *Social Causes of Health and Disease*, Malden (MA), Polity Press, 2013.

36. F. Lebaron, «Au-delà du PIB? Sur quelques enjeux d'une controverse scientifique-politique dans le contexte français (2008-2010)», Chapitre 5, in S. Richardot & S. Rozier (dir.), «Les savoirs de sciences humaines et sociales en débat: controverses et polémiques», Lille: Presses universitaires du Septentrion, 2017.

37. Ch. Baudelot & M. Gollac (dir.), *Travailler*

pour être heureux? Le bonheur et le travail en France, Paris: Fayard, 2003.

38. Par exemple: G. Serroni Perosa, C. Kerches da Silva Leite, F. Lebaron & F.C. Pinto de Fonseca, «Pathologies sociales dans une métropole au sud du Brésil: pour une approche multidimensionnelle des territoires urbains», *Confins* [En ligne], 38 | 2018, mis en ligne le 28 décembre 2018, consulté le 29 décembre 2018 (<http://journals.openedition.org/confins/16180>).

conséquences de la crise et des politiques d'austérité budgétaire sur les dynamiques sociales. Cette problématique trouve aussi un prolongement dans les travaux menés avec Pierre Blavier sur l'espace social européen, les données d'Eurostat permettant d'objectiver la dégradation ou l'amélioration des conditions de vie à l'aide de données officielles. Il convient également de citer ici le doctorat d'un étudiant chinois (programme PROFER, ECNU), Yao Yuan, sur la sociologie du bonheur entre la Chine et l'Europe, et le fait que cette perspective est aussi présente dans le projet européen INVENT, concernant neuf pays européens (dans et hors UE), comme il a été noté plus haut.

La rupture de 2020

La tentative de conceptualisation de l'anomie pandémique (2020-...) est le dernier moment de cette rapide chronologie. Il s'agit de comprendre l'émergence et l'adap-

tation à un espace-temps restructuré, la pression, le changement, les incohérences et les contradictions normatives nées du déroulement de la pandémie et des réactions publiques et individuelles à celle-ci. On peut se demander en particulier comment ce contexte très spécifique a modifié le rapport au temps, et plus spécifiquement au futur individuel et collectif, déjà marqué par la montée de l'«éco-anxiété» notamment dans les jeunes générations. La sociologie du bonheur peut donc contribuer au premier plan à la dynamique scientifique de notre discipline, à la fois en relation avec les disciplines «environnantes» et dans la perspective d'une intégration nouvelle de ses concepts et de ses méthodes.

Références bibliographiques supplémentaires

- N. Panayotopoulos, F. Lebaron & G. Perosa, «Η Ελλάδα δέκα χρόνια μετά» («La Grèce dix ans après»), *Sciences Sociales*, 12-13, 2021, p. 5-79, ISSN: 2241-1984.
- G. Perosa, F. Lebaron & C. Kerches Leite, «The space of socio-educational inequalities in São Paulo», *Psichologia Social*, 42(II), 2018, p. 93-111.
- F. Lebaron, «Sociologia e ciências sociais em tempos de austeridade», *Revista Sociedade e Estado*, 33(2), Maio/Agosto, 2018, p. 529-537 (<http://www.scielo.br/pdf/se/v33n2/0102-6992-se-33-02-00529.pdf>).
- F. Lebaron & P. Blavier, «Classes et nations en Europe. Quelle articulation?», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 219, septembre 2017, p. 80-97.
- G. Serroni Perosa, C. Kerches da Silva Leite, F. César Pinto da Fonseca & F. Lebaron, «Patologias sociais na metrópole de São Paulo: análise socioespacial de indicadores nas subprefeituras», *Revista de Administração Pública (RAP)*, 50(4), 2016.
- F. Lebaron, «Pourquoi l'austérité tue: les conséquences des politiques d'austérité en Europe depuis 2010», *KE-Social Sciences. Annual Trilingual Review of Social Research*, 4-5, 2014.
- F. Lebaron, «L'espace des conditions de vie des actifs occupés en Europe en 2010-2012» in Coll., *ESEG= European Socio-Economic Groups, Nomenclature socio-économique européenne*, Document de travail INSEE, 2016, p. 83-98.
- F. Lebaron, «Les indicateurs sociaux et le débat public après le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi», *Savoir/Agir*, 21, septembre 2012 (<http://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2012-3-page-89.htm>).
- F. Lebaron, «L'abstention est-elle une pathologie sociale?», *Savoir/Agir*, 19, mars 2012 (<http://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2012-1-page-99.htm>).
- F. Lebaron, «Retraites et (in)sécurité économique: d'autres indicateurs (et d'autres politiques) sont possibles», *Savoir/Agir*, 13, septembre 2010, p. 107-111.
- F. Lebaron, «Rapport Stiglitz: vers une révolution statistique?», *Savoir/Agir*, Rubrique Alter-indicateurs, 10, décembre 2009 (<http://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2009-4-page-129.htm>).
- F. Lebaron, «Vers une économie du bonheur?», *Savoir/Agir*, Rubrique Alter-indicateurs, 9, septembre 2009.
- F. Lebaron, «La crise à la lumière des nouveaux indicateurs de richesse», *Savoir/Agir*, Rubrique Alter-indicateurs, 8, Juin 2009.